

Un ex-Marine de retour d'Irak : "J'étais un assassin psychopathe"

ROSA MIRIAM ELIZADE

Pendant près de douze ans, le sergent Jimmy Massey a été un US Marine aux nerfs d'acier et au cœur de pierre. Il a servi en Irak où il a participé à des atrocités, avant d'ouvrir les yeux et de lutter contre la politique belliciste de son pays. Il anime aujourd'hui l'association des vétérans d'Irak contre la guerre. Au Salon du livre de Caracas, où il a présenté son témoignage 'Cowboys del infierno', il a répondu aux questions de la journaliste cubaine Rosa Miriam Elizalde, de Cubadebate.

<http://www.voltairenet.org/article153248.html>

« J'ai 32 ans et je suis un assassin psychopathe bien entraîné. Tout ce que je sais faire dans la vie, c'est vendre aux jeunes l'idée de s'enrôler dans les Marines et de tuer. Je suis incapable de conserver un travail. Pour moi, les civils sont des êtres méprisables, des arriérés mentaux, des faibles, un troupeau de brebis. Et moi, je suis le chien de berger. Le déprédateur. Dans l'Armée, on m'appelait « Jimmy le Requin ».

Ceci est le deuxième paragraphe du livre écrit il y a trois ans par Jimmy Massey avec l'aide de la journaliste Natasha Saulnier. Kill ! Kill ! Kill ! a été présenté au Salon du livre de Caracas ; il s'agit du témoignage le plus violent jamais écrit par un ex-membre du corps des marines, arrivé en Irak avec les troupes d'invasion en 2003. Il a décidé de raconter aussi souvent qu'il le faudra comment il a pu jouer pendant douze ans le rôle d'un Marine impitoyable et pourquoi cette guerre l'a changé.

Jimmy a participé au principal débat du Salon du livre, dont le titre était pour le moins polémique : « Une révolution est-elle possible aux États-Unis ? », et son témoignage est sans doute celui qui a le plus impressionné le public. Il a les cheveux courts (coupe militaire), des lunettes noires, une démarche martiale et les bras couverts de tatouages. Il a l'air, très exactement, de ce qu'il était : un Marine. Quand il parle, c'est autre chose : il est profondément marqué par une expérience hallucinante qu'il voudrait épargner à d'autres jeunes gens naïfs. Comme il le dit dans son livre, il n'est pas le seul à avoir tué en Irak : l'exercice était quotidien pour ses compagnons aussi. Quatre ans après avoir quitté le théâtre des opérations, ses cauchemars le poursuivent encore.

Rosa Miriam Elizalde : Que signifient tous ces tatouages ?

Jimmy Massey : J'en ai beaucoup. Je me les suis fait faire à l'armée. Sur la main (il montre la zone comprise entre le pouce et l'annulaire), le symbole de Blackwater, une armée de mercenaires qui s'est constituée là où je suis né, en Caroline du Nord. Je me le suis fait faire par esprit de contestation, parce qu'il est interdit aux Marines de se tatouer les poignets et les mains. Un jour, avec les membres de mon peloton, on s'est tous saoulés et on s'est tous fait faire le même tatouage : un cow-boy aux yeux injectés de sang sur plusieurs as, l'image de la mort. Oui, cela veut dire exactement ce que tu penses : « tu as tué quelqu'un ». Sur le bras droit, le symbole des marines, le drapeau des États-Unis et celui du Texas, où je me suis enrôlé. Sur la poitrine, du côté gauche, un dragon chinois qui déchire la peau et signifie que la douleur est la faiblesse qui s'échappe du corps. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.

Rosa Miriam Elizalde : Pourquoi dites-vous avoir trouvé chez les Marines les les pires individus que vous ayez jamais rencontrés ?

Jimmy Massey : Les États-Unis utilisent leurs Marines de deux façons : soit dans l'humanitaire, soit pour assassiner. J'ai passé douze ans dans le Corps des Marines des États-Unis et je ne suis jamais parti en mission humanitaire.

Rosa Miriam Elizalde : Avant de partir pour l'Irak, vous recrutiez des jeunes pour l'armée ? Qu'est-ce que cela représente d'être recruteur aux États-Unis ?

Jimmy Massey : Pour recruter il faut mentir. L'administration Bush a forcé la jeunesse étasunienne à s'enrôler dans l'armée. De quelle manière ? En usant d'un procédé qui était aussi le mien : des offres économiques. En trois ans, j'en ai recruté soixante-quatorze, aucun ne m'a dit qu'il voulait entrer dans l'armée pour défendre son pays, aucun n'avait de motivation d'ordre patriotique. Ils voulaient de l'argent pour entrer à l'Université ou pour avoir une couverture de santé. Je commençais par leur parler de tous ces avantages, et seulement à la fin, je leur faisais valoir qu'ils allaient servir la cause de la patrie. Jamais je n'ai pu recruter un seul fils de riche. Pour garder son travail quand on est recruteur, il ne faut pas s'embarrasser de scrupules.

Rosa Miriam Elizalde : Le Pentagone a revu à la baisse les conditions requises pour entrer dans l'armée. Qu'est-ce que cela signifie ?

Jimmy Massey : Les standards du recrutement ont beaucoup baissé, parce que presque personne ne veut s'enrôler. Avoir des problèmes de santé mentale ou un casier judiciaire ne constitue plus un obstacle. Des personnes ayant commis des actes qui leur ont valu plus d'un an de prison, des délits considérés comme sérieux, peuvent entrer dans l'armée, de même que des jeunes qui n'ont pas fini leurs études secondaires. S'ils réussissent le test mental, ils sont admis.

Rosa Miriam Elizalde : Vous avez changé après la guerre, mais quels étaient vos sentiments avant ?

Jimmy Massey : J'étais un trouffion quelconque, qui gobait tout ce qu'on lui disait. C'est quand je suis devenu recruteur que j'ai commencé à ressentir un malaise : il fallait tout le temps que je mente.

Rosa Miriam Elizalde : Pourtant, vous étiez convaincu que votre pays s'engageait dans une guerre juste contre l'Irak.

Jimmy Massey : Oui, les rapports que nous recevions indiquaient que Saddam possédait des armes de destruction massive. Ce n'est que plus tard que nous avons appris que c'était pur mensonge.

Rosa Miriam Elizalde : Quand l'avez-vous appris ?

Jimmy Massey : En Irak, où je suis arrivé en mars 2003. Mon peloton a été envoyé sur les lieux qui avaient été ceux de l'armée irakienne, et nous y avons trouvé des milliers et des milliers de munitions dans des caisses étiquetées aux États-Unis : elles s'y trouvaient depuis que les États-Unis avaient décidé de soutenir le gouvernement de Saddam dans sa guerre contre l'Iran.

J'ai vu des caisses avec le drapeau nord-américain et même des chars nord-américains. Mes Marines —j'étais sergent de catégorie E6, un grade supérieur à celui de simple sergent, et je commandais 45 Marines—, mes hommes me demandaient pourquoi il y avait des munitions des États-Unis en Irak. Ils ne comprenaient pas. Les rapports de la CIA nous avaient convaincus que Salmon Pac était un camp de terroristes et que nous allions trouver des armes chimiques et biologiques. Or, nous n'avons rien trouvé de tout ça. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à soupçonner que le contenu de notre mission était le pétrole.

Rosa Miriam Elizalde : Les passages les plus terribles de votre livre sont ceux où vous reconnaissez que vous êtes alors un assassin psychopathe. Pouvez-vous expliquer pourquoi vous le dites ?

Jimmy Massey : Je suis devenu un assassin psychopathe parce que j'ai été entraîné à tuer. Je ne suis pas né avec cette mentalité. C'est le Corps d'infanterie de Marine qui a fait de moi un gangster au service des grandes multinationales étasuniennes, un vulgaire délinquant. J'ai été entraîné pour exécuter aveuglément les ordres du président des États-Unis et rapporter au pays ce qu'il avait demandé, hors de toute espèce de considération morale. J'étais un psychopathe parce que j'ai appris à tirer d'abord et à interroger après, comme un malade et non comme un soldat professionnel qui ne doit affronter qu'un autre soldat. Or, s'il fallait tuer des femmes et des enfants, nous le faisons. Par conséquent nous n'étions plus des soldats, mais des mercenaires.

Rosa Miriam Elizalde : Comment êtes-vous parvenu à cette conclusion ?

Jimmy Massey : À la suite de plusieurs expériences. Notre travail consistait à entrer dans des quartiers urbains déterminés et à nous occuper de la sécurité des routes. Il y a eu un incident, parmi tant d'autres, qui m'a mis au bord du précipice : une voiture qui transportait des civils irakiens. Tous les rapports des services secrets qui nous tombaient entre les mains disaient que les voitures étaient chargées de bombes et d'explosifs. Nous ne recevions pas d'autre information. Les voitures arrivaient et nous tirions quelques salves d'avertissement ; si elles ne ralentissaient pas pour rouler à la vitesse que nous indiquions, nous tirions sans hésiter.

Rosa Miriam Elizalde : Avec des mitraillettes ?

Jimmy Massey : Oui, et nous attendions des explosions puisque les véhicules étaient criblés de balles. Il n'y a jamais eu d'explosion. Après, on ouvrait la voiture, et que trouvait-on ? Des morts et des blessés, mais pas une seule arme, aucune propagande d'Al Qaeda, rien. Des civils arrivés au mauvais endroit et au mauvais moment.

Rosa Miriam Elizalde : Vous racontez aussi que votre peloton a mitraillé une manifestation pacifique. Comment cela s'est-il passé ?

Jimmy Massey : C'était aux abords du complexe militaire de Rasheed, au sud de Bagdad, près du Tigre. Il y avait des manifestants au bout de la rue. C'étaient des jeunes, et ils n'avaient pas d'armes. Nous avons avancé et nous avons vu un char stationné sur un côté de la rue. Le conducteur du char nous a dit qu'il s'agissait de manifestants pacifiques. Si les Irakiens avaient voulu faire quelque chose, ils auraient pu faire sauter le char, mais ils ne l'ont pas fait. Nous étions tranquilles, nous pensions : « s'ils avaient eu envie de tirer, ils l'auraient déjà fait ». Ils étaient à environ deux cents mètres...

Rosa Miriam Elizalde : Et qui a donné l'ordre de mitrailler les manifestants ?

Jimmy Massey : Le haut commandement nous a indiqué de ne pas perdre de vue les civils, parce que pas mal de feddayins de la Garde républicaine retiraient leur uniforme et s'habillaient en civil pour lancer des attaques terroristes contre les soldats étasuniens. Les rapports de renseignement étaient connus de chacun des membres de la chaîne de commandement. Tous les Marines avaient une idée très claire de la structure de la chaîne de commandement organisée en Irak. Je crois que l'ordre de tirer provenait des hauts fonctionnaires de l'Administration, tant des centres de renseignement militaire que gouvernemental.

Rosa Miriam Elizalde : Qu'avez-vous fait ?

Jimmy Massey : J'ai regagné mon véhicule, un humvee (une jeep fortement équipée) et j'ai senti passer une balle au-dessus de ma tête. Les Marines ont commencé à tirer et moi aussi. Il n'y a pas eu de riposte de la part des manifestants. J'avais tiré douze fois, et pas une riposte... J'ai voulu m'assurer que nous avions tué selon les normes de combat de la Convention de Genève et les procédés réglementaires des opérations. J'ai essayé d'oublier leurs visages et je me suis mis à chercher leurs armes, mais il n'y en avait pas une seule.

Rosa Miriam Elizalde : Comment ont réagi vos supérieurs ?

Jimmy Massey : Ils m'ont dit : « Ça arrive de merder ».

Rosa Miriam Elizalde : Quand vos camarades ont appris qu'ils avaient été trompés, comment ont-ils réagi ?

Jimmy Massey : J'étais chef en second. Mes Marines me demandaient pourquoi on tuait tant de civils. « Tu ne peux pas parler au lieutenant ? » me disaient-ils. « Dis-leur qu'il nous faut un matériel adapté ». La réponse a été : « Non ! » Quand mes Marines se sont rendus compte qu'il s'agissait d'un grand mensonge, ils sont devenus comme fous. Notre première mission en Irak n'avait pas pour objectif d'apporter une aide alimentaire, comme le disaient pourtant les médias, mais d'assurer le contrôle des exploitations pétrolières de Bassora. Dans la ville de Karbala nous avons utilisé notre artillerie vingt-quatre heures d'affilée. C'est la première ville que nous avons attaquée. Moi, je croyais que nous devions apporter de l'aide médicale et alimentaire à la population. Non. Nous avons suivi notre chemin jusqu'aux exploitations pétrolières. Avant l'Irak, nous étions allés au Koweït.

Nous sommes arrivés en janvier 2003. Nos véhicules étaient pleins de vivres et de médicaments. J'ai demandé au lieutenant ce que nous allions en faire, parce qu'avec tout ce matériel à bord il n'y avait presque plus de place pour nous. Il m'a répondu que son capitaine lui avait donné l'ordre de tout laisser au Koweït. Peu après, nous avons été chargés de tout brûler : toutes les vivres et tout le matériel médical humanitaire.

Rosa Miriam Elizalde : Vous avez aussi dénoncé l'usage d'uranium appauvri...

Jimmy Massey : J'ai 35 ans et ma capacité pulmonaire a été réduite de 20 %. Selon les médecins, je souffre d'une maladie dégénérative de la colonne vertébrale qui s'accompagne de fatigue chronique et de douleurs dans les tendons. Autrefois, je courais tous les jours dix kilomètres pour le plaisir, et maintenant j'arrive tout juste à marcher sur cinq ou six kilomètres. J'ai même peur d'avoir des enfants. J'ai des inflammations du visage. Regarde cette photo (il me montre celle qui apparaît sur son badge du Salon du livre), elle a été prise peu après mon retour d'Irak. Je ressemble à une créature de Frankenstein et cela, je le dois à l'uranium appauvri. Imagine un peu ce que les Irakiens ont dû endurer...

Rosa Miriam Elizalde : Que s'est-il passé à votre retour aux États-Unis ?

Jimmy Massey : Je passais pour un fou, un lâche, un traître.

Rosa Miriam Elizalde : Vos supérieurs disent que tout ce que vous dites n'est que mensonge.

Jimmy Massey : Mais les preuves contre eux sont accablantes. L'armée nord-américaine est épuisée. Plus cette guerre durera, plus ma vérité aura de chances de se faire jour.

Rosa Miriam Elizalde : Le livre que vous avez présenté au Venezuela existe en espagnol et en français. Pourquoi n'a-t-il pas été publié aux États-Unis ?

Jimmy Massey : Les éditeurs ont exigé que les noms des personnes impliquées soient retirés et que la guerre en Irak soit présentée dans une sorte de brouillard, de manière moins crüe. Or, je n'y suis pas disposé. Des maisons d'édition comme New Press, censées être de gauche, ont refusé de me publier de crainte des poursuites judiciaires, les gens concernés par le livre pouvant porter plainte.

Rosa Miriam Elizalde : Pourquoi des médias comme le New York Times et le Washington Post ne reproduisent-ils pas votre témoignage ?

Jimmy Massey : Je ne répétais pas l'histoire officielle, selon laquelle les troupes étaient en Irak pour aider le peuple, je ne disais pas non plus que les civils meurent accidentellement. Je refuse de le dire. Je n'ai jamais vu de tir accidentel contre des Irakiens et je refuse de mentir.

Rosa Miriam Elizalde : Cette attitude a-t-elle changé ?

Jimmy Massey : Non, ils ont ouvert leurs pages à l'objection de conscience : les opinions et les livres de personnes qui sont contre la guerre mais qui n'ont pas vécu ce genre d'expérience. Ils ne veulent toujours pas regarder la réalité en face.

Rosa Miriam Elizalde : Avez-vous des photographies ou d'autres documents qui prouvent ce que vous racontez ?

Jimmy Massey : Non. Tout ce qui m'appartenait m'a été retiré quand j'ai reçu l'ordre de rentrer aux États-Unis. Je suis revenu d'Irak avec deux armes : ma tête et un couteau.

Rosa Miriam Elizalde : Y a-t-il une issue à la guerre, à court terme ?

Jimmy Massey : Non, ce que je constate, c'est que républicains et démocrates sont d'accord sur cette politique. La guerre est une grande affaire pour les deux partis, qui dépendent du complexe militaro-industriel. Il nous faudrait un troisième parti.

Rosa Miriam Elizalde : Lequel ?

Jimmy Massey : Celui du socialisme.

Rosa Miriam Elizalde : Vous avez participé à un débat qui s'intitulait : « États-Unis : la révolution est possible ». Y croyez-vous vraiment ?

Jimmy Massey : Elle a commencé. Dans le Sud, où je suis né.

Rosa Miriam Elizalde : Mais le Sud est, traditionnellement, la région la plus conservatrice du pays.

Jimmy Massey : Après l'ouragan Katrina, les choses ont changé. La Nouvelle-Orléans ressemble à Bagdad. Les gens du Sud s'indignent et se demandent tous les jours comment il est possible qu'on investisse des fortunes dans une guerre inutile à Bagdad et qu'on ait pas un sou pour la Nouvelle-Orléans. Rappelez-vous que c'est dans le Sud qu'a commencé la plus grande rébellion du pays.

Rosa Miriam Elizalde : Iriez-vous à Cuba ?

Jimmy Massey : J'ai beaucoup d'admiration pour Fidel Castro et pour le peuple de Cuba. Si je suis invité, bien sûr que j'irai. Je me fiche de ce que dit mon gouvernement. Personne ne décide où je peux ou ne peux pas aller.

Rosa Miriam Elizalde : Savez-vous que le symbole du mépris impérial envers notre nation est une photographie de Marines en train d'uriner sur la statue de José Martí, le Héros de notre indépendance ?

Jimmy Massey : Bien sûr. Lorsque j'étais au Corps des Marines on nous parlait de Cuba comme s'il s'agissait d'une colonie des États-Unis et on nous enseignait un peu d'histoire. Un Marine est censé apprendre des choses sur le pays qu'il va envahir, comme dit la chanson...

Rosa Miriam Elizalde : La chanson des Marines ?

Jimmy Massey : (Il chante) « From the halls of Montezuma, to the shores of Tripoli... » (Depuis les salons de Montezuma jusqu'aux plages de Tripoli...)

Rosa Miriam Elizalde : Autrement dit, le monde entier...

Jimmy Massey : Le rêve est effectivement de dominer le monde... même si pour le réaliser nous devons tous devenir des assassins